

surpris de cette résolution, et représenta qu'on avait promis de rendre la liberté à tous les Français. On lui répondit que cela ne se pouvait point; et il ne jugea pas à-propos d'insister, persuadé que ç'aurait été peine perdue. D'ailleurs les prisonniers français étaient aussi bien traités, qu'ils pouvaient le souhaiter, à Onontagué. Il n'en était pas de même de ceux que les Agniers retenaient dans leurs fers: ils avaient beaucoup à souffrir, et ne pouvaient se répondre d'un jour de vie. Le P. Charlevoix parle en particulier d'un jeune homme de bonne famille, nommé FRANÇOIS HERTEL, à qui ces sauvages brûlèrent un doigt et coupèrent un pouce; mais qui revint pourtant ensuite dans le colonie, et y vécut jusqu'à un âge très avancé.

Garakonthié s'embarqua vers la mi-Septembre, et peu de jours après, il rencontra une troupe de guerriers de son canton, conduits par un chef de réputation, nommé OUTREOUHATI. Ils étaient chargés de chevelures et dépouilles sanglantes. A cette vue, Garakonthié parut embarrassé: ses gens étaient d'avis de rebrousser chemin, ne pouvant se persuader qu'après ce qui venait de se passer, on les reçût en qualité d'ambassadeurs; mais, après avoir réfléchi à la chose, et avoir fait entendre à ses gens qu'il n'y avait rien à craindre pour eux, tandis qu'il y avait des Français et un missionnaire dans leur canton, il continua son voyage. Au bout de quelques jours, ayant rencontré une troupe d'Onneyouths qui allaient en course contre les Français, il les engagea, par ses discours et des présens, à s'en retourner dans leur pays. Enfin il arriva dans l'île de Montréal, où il fut reçu comme le méritaient les services qu'il avait rendus aux Français captifs dans son pays, et les mouvemens qu'il s'était donnés pour procurer la paix. Il eut avec le gouverneur général des entretiens particuliers, où il fit paraître beaucoup d'esprit et de jugement. Il agréa toutes les propositions qui lui furent faites; il promit d'être de retour, avec tous les prisonniers français, avant la fin du printems, et l'on crut pouvoir compter tellement sur sa parole, qu'on lui remit tous les Iroquois qu'il demanda; sans faire assez d'attention que chez les sauvages, la parole du chef le plus accrédité, et le mieux intentionné, n'est pas toujours suffisante. Il est vrai de dire pourtant, que les cantons supérieurs étant alors en guerre avec les Andastes, et les Agniers avec les Mahingans, auxquels s'étaient jointes les tribus abénaquises, on devait croire qu'ils ne désiraient pas avoir sur les bras un troisième ennemi; mais on apprit bientôt que les Iroquois n'étaient ni aussi embarrassés, ni aussi disposés à la paix avec les Français, qu'on se l'était imaginé. Ils avaient repoussé, même assez loin, leurs ennemis; et bientôt une troupe d'Agniers et d'Onneyouths s'approcha de Montréal, et y tua, entr'autres, un ecclésiastique nommé M. VIENOL. Peu après, deux cents Onontagués parurent dans la même île, et attaquèrent, en plein jour, quelques habitans, qui